



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

— Dans les loges retenues à l'Opéra les jours de bal masqué, s'aperçoivent les femmes qui, ne voulant point se mêler à la cohue des dominos et des hommes errant dans le foyer, vont prendre un coup-d'œil de ces fêtes qui, chaque année, paraissent se ranimer par quelques nouvelles et piquantes inventions. Rien n'était plus propre à attirer la foule que ces loteries toujours bien choisies et toujours renouvelées. Les jolis lots sont exposés tous les soirs de représentation à l'Opéra, et donnent ainsi un avant-goût de tout l'intérêt que doit offrir le bal masqué qui termine la semaine. Ce superbe piano, ces tableaux de MM. Johannot, Roqueplan, Robert, Fleury, et de M^{me} Haudebourg-Lescot; ces cachemires, ces bracelets, ces brillantes fantaisies, irré-

sistible tentation, qui étalent dans le foyer leur élégant assemblage : tout cela fait de l'Académie royale de Musique un véritable temple consacré aux plaisirs et à l'espérance, et où se présente à l'envi une foule brillante de nouveaux sectateurs.

— Le bal donné chez le président de la chambre des députés était beau, brillant, animé par un grand nombre de femmes élégantes et par un assemblage complet de toutes les autorités de Paris. Il s'y distinguait des toilettes de très-bon goût, et pourtant rien d'écrasant comme parure pompeuse ou bijoux. Jamais on ne vit tant de têtes de femmes couronnées de fleurs. MM. Baton, Pontier, Cartier, Casaubon, et autres fleuristes de renom, avaient fait les principaux frais du luxe de cette soirée. Des bouquets de fleurs sont placés sur le côté du jupon de beaucoup de robes et descendent jus-

qu'au bas; au lieu de bouquets détachés, ce sont quelquefois des guirlandes. Nous citerons un costume composé d'une robe de crêpe blanc, ayant ainsi sur le côté cinq bouquets de fleurs de différentes couleurs, mais d'une seule nuance par bouquet: ainsi l'un était composé de roses roses, l'autre de jacinthes bleues, un autre de clématites, etc., etc.; enfin on eût dit un parterre tout mélangé et jeté sur cette toilette de bal. La coiffure répétait la garniture de la robe: c'étaient des branches de toutes ces fleurs entremêlées dans les cheveux en manière de couronne et posées avec une grâce charmante.

— Une autre toilette très-jolie était en gaze rose sur une robe de poul de soie rose; trois bouquets de fleurs de *ciguë* étaient placés à mi-jambe sur le devant du jupon, et retenaient trois rubans de satin rose qui remontaient diagonalement vers la taille, et s'arrêtaient sous le nœud de la ceinture placé de côté. Une branche de *ciguë* placée sur chaque épaule s'élargissait sur la manche, et en resserrait un peu les plis. Pour coiffure, deux fleurs semblables de chaque côté des tempes et retenues dans une tresse à la Clotilde; au milieu du front un camée tenu par un fil d'or.

— Les femmes qui ne dansent pas portent pour la plupart de beaux turbans; les formes à la juive sont surtout adoptées par toutes les figures régulières; la bandelette qui passe sous le menton sied à ravir.

— Nous voyons de charmans turbans en mousseline brodée en or et séparés par des chefs d'or, puis en gaze rose entremêlés de chefs d'argent. Nous en citerons un en gaze blanche, dont les chefs étaient un ruban brodé en pierreries.

— Une jolie toilette était une robe en blonde-illusion, sur un dessous de poul de soie blanc. Une guirlande de fleurs de pêcher relevait la robe d'un côté depuis la moitié de la jambe jusqu'à la ceinture. Des fleurs de pêcher étaient aussi sur les

manches, en formant une demi-couronne; et enfin pour coiffure quelques branches semblables, entremêlées d'ornemens de diamans, complétaient cette toilette.

— Sur les robes en velours, ou riches étoffes de soie, nous avons remarqué cette fois plus de mantilles en dentelle de soie qu'en blonde ou point d'Angleterre. La dentelle de soie convient parfaitement à ce genre de toilette.

— On voit aussi beaucoup de robes en tulle uni sur des dessous de satin. Une robe en tulle rose, ornée d'agrafes, de jacinthes roses placées, des deux côtés du jupon qui était ouvert. Une robe en tulle citron; ornée de fleurs et de rubans marguerite; une autre robe en tulle vert-lumière ouverte sur le devant, sur un dessous de satin vert, et portée avec une parure de perles; et enfin une robe en crêpe lilas, ornée de branches de lilas blanc, formaient plusieurs des toilettes que nous avons vues dans nos derniers bals.

— Les deux travestissemens que nous offrons aujourd'hui, et auxquels on peut appliquer tel nom qui plaît à l'imagination (car l'exactitude en pareil cas ne fait pas loi); ces deux travestissemens, disons-nous, ont été recueillis comme du nombre de ceux qui vont le mieux et s'exécutent le plus facilement. Il suffit d'avoir quelque jeunesse de physionomie, quelque grâce de tournure, pour se trouver à peu de frais tout aussi séduisante que nos modèles, personne n'ignorant qu'on peut substituer la soie à l'or, la gaze aux dentelles, et que, dans tous les cas, les matériaux que l'on emploie en semblable occasion ne sont jamais d'un choix très-dispendieux.

— Notre Allemande (à nous dont les costumes n'exigent pas grands frais) a un jupon de velours ponceau, traversé diagonalement par des rubans de satin noir. Au bord du jupon et sur les épaulettes d'un corsage uni, également en velours ponceau, est une belle dentelle noire qui

retombe sur des manches de gros de Tours blanc, très-larges et froncées au-dessus du coude. Au-dessus de ce premier jupon s'en trouve un second beaucoup plus court, et ouvert de chaque côté, comme s'il présentait un double tablier. Ce jupon, en gros de Tours blanc, est bordé d'un ruban vert liseré en or, et de chaque côté des ouvertures, deux nœuds réunissant les deux parties du jupon, mais sans les rapprocher tellement, qu'on ne puisse encore voir une partie du jupon de dessous; une double rangée de rubans de velours noir croisés sur le dos passe sur les épaules et se croise de même sur la poitrine, laissant ainsi quatre longs bouts terminés par des nœuds retomber presque aussi bas que le jupon blanc. La coiffure est un véritable petit chapeau allemand en velours noir bordé d'or, croqué au milieu, et formant deux coquilles de chaque côté du front. Sous ces coquilles, des nœuds de ruban vert et rouge à bouts flottant très-bas. Mitaine de filet noir garnie d'une ruche de ruban rouge. Bas rouge, souliers de satin noir à rosettes vertes.

— La petite Catalane, à laquelle il faut prêter vingt ans et un coquet caractère, a une robe de satin blanc, toute brodée d'or, et sur cette robe qui ne descend qu'aux genoux, une petite redingote de velours bleu doublée de satin jaune. Le corsage décolleté, ouvert en cœur, laisse voir des revers de satin jaune qui se prolongent sur le devant du jupon. Les manches entailladées, velours bleu et satin jaune, sont serrées au poignet. Une petite toque en velours marguerite est ornée de trois plumes de paon, formant une aigrette inclinée et retenue au milieu par une plaque de pierreries. Des pantalons de mousseline très-larges et froncés à la cheville remédient à ce qui pourrait paraître de trop écourté dans ce costume, dont l'élégance se termine par de jolis petits pieds chaussés en satin blanc et or.

CHATTERTON.

Ce jeune homme extraordinaire qui, avant d'avoir atteint sa dix-septième année, avait composé des poèmes qui excitèrent l'étonnement et l'admiration du monde littéraire, naquit à Bristol le 20 novembre 1752. Son père, qui mourut avant sa naissance, était un pauvre instituteur de cette ville, et ce fut dans un dénuement presque complet que sa mère le mit au monde. A l'âge de cinq ans il fut envoyé à l'école où son père avait enseigné long-tems, mais on lui trouva si peu d'aptitude et de capacité, qu'il fut renvoyé chez sa mère, qui lui apprit elle-même à lire dans une Bible imprimée en caractères saxons. Il avait huit ans lorsqu'elle le fit admettre dans une école gratuite, où il resta jusqu'à sa quinzième année. Dès sa plus tendre jeunesse, à l'époque même où il ne paraissait encore doué d'aucune supériorité intellectuelle, il semblait déjà tourmenté d'une soif insatiable de gloire et de renommée. Un potier ayant un jour offert à sa famille de lui faire présent de quelques vases en terre, décorés d'un emblème et d'une devise qu'il laissait à son choix : « Mettez-y, dit le jeune Thomas, un ange avec des ailes et une trompette pour proclamer mon nom dans le monde entier. » On raconte aussi qu'il était d'un caractère dominateur, et que dès l'âge de cinq ans tous ses petits compagnons de jeux lui obéissaient et lui étaient soumis. Ce fut vers sa dixième année que sa passion pour les livres commença à se manifester; depuis lors il cessa de prendre part aux amusements de l'école; il rechercha les endroits les plus solitaires pour se livrer sans contrainte à son goût pour la lecture, et devint triste et rêveur. A onze ans il composa un poème burlesque intitulé *l'Apostat*, et paraphrasa différens passages des Ecritures.

En juillet 1767, Chatterton entra chez un procureur nommé Lambert. Un jour il trouva chez sa mère, une liasse de pa-

piers que son père avait déterrée dans un des caveaux de Redliffe-Church et qui, depuis ce tems, avait été oubliée dans un coin de la maison ; il prit ces papiers et les emporta en disant qu'il avait trouvé un trésor. Depuis ce tems, il s'enfonça dans l'étude des anciens écrits et des vieux mots anglais. Bientôt l'idée lui vint de composer une suite d'ouvrages en vers et en prose dans la manière des écrivains du quinzième siècle, et de les faire passer pour des productions originales ; pour que rien ne manquât à la réussite de son projet, il se mit à la recherche d'un moyen pour noircir le parchemin de manière à lui donner l'apparence de la vétusté.

Chatterton fit son premier essai au mois d'octobre de l'année 1768 ; il n'avait pas encore seize ans. A l'occasion d'un nouveau pont que l'on construisait à Bristol, il envoya au *Felix-Farley's Journal* (qui existe encore) le récit des événemens arrivés pendant la construction de l'ancien pont qui avait été bâti par des moines ; ce récit, disait-il, était extrait d'un vieux manuscrit. Le fragment fut imprimé, et excita la curiosité générale.

Chatterton resta encore toute l'année suivante chez le procureur Lambert, mais sans prendre plus de goût au travail qu'il y fit ; les relations avec la presse périodique de Londres l'avaient rendu complètement indifférent sur ses futurs succès au barreau, et ce fut avec aussi peu de surprise que de chagrin qu'il se vit renvoyé, au mois d'avril 1770, de l'étude de son patron ; la cause de ce renvoi est attribuée à la découverte que fit M. Lambert d'un écrit du jeune poète dont la suscription était : « *Dernières volontés de Thomas Chatterton.* » Dans cet écrit il indiquait le dessein qu'il avait formé de se tuer le lendemain. M. Lambert fut tellement effrayé de la lui voir mettre à exécution qu'il le renvoya aussitôt.

Chatterton se décida alors à se rendre à Londres, et il paraît que dès cette époque il était déterminé à mourir s'il ne réussis-

sait complètement. « Ma première tentative, écrivit-il à un de ses amis, sera de me lancer dans la littérature : les promesses que l'on m'a faites ne me laissent aucun doute que j'arriverai par ce moyen ; mais si par hasard mes espérances se trouvaient déçues, je me ferai prédicateur méthodiste. La crédulité est, de nos jours, une déesse aussi puissante que jamais, et je crois facile la formation d'une secte nouvelle. Dans le cas où cette seconde épreuve ne me serait pas plus favorable que la première, un pistolet sera ma ressource dernière. »

Il arriva à Londres le 20 avril 1770, et se rendit aussitôt chez les libraires avec lesquels il avait entretenu des relations, pour leur demander du travail. Ils l'accueillirent fort bien. Admis à contribuer, par un travail régulier, à la rédaction de plusieurs Magazines, il reçut quelques sommes d'argent qui furent pour lui comme les avant-coureurs de la fortune.

Malheureusement, Chatterton laissa bientôt de côté tous ces projets pour se livrer à la polémique qui s'accordait bien davantage avec son caractère satirique.

Il fut présenté au chef de l'opposition, M. Beckford, en l'honneur duquel il fit un article qui fut accepté par le *North Briton Journal*. Mais M. Beckford étant mort presque subitement et avant son impression, cet écrit lui fut rendu. Chatterton, d'abord découragé de la mort de son patron et de la perte de son travail, réfléchit bientôt qu'il pouvait encore tirer parti de son ami, même après sa mort, et il composa un recueil d'élégies qui lui rapportèrent quelques guinées.

Pauvre Chatterton ! et c'était là les bases sur lesquelles il bâtit sa grandeur future ! Il disait souvent « qu'il réglerait le monde *avant que son œuvre fût accomplie.* » Hélas ! il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait même s'assurer un morceau de pain dans ce monde qu'il prétendait régenter.

Chatterton habita, pendant les premiers

tems de son séjour à Londres, la maison d'un plâtrier nommé Walmsley. Au mois de juin, sans doute pour cacher les approches de la misère qui commençait à fondre sur lui à ceux qui l'avaient entendu si souvent parler de ses rêves brillants d'avenir, il alla habiter, dans Brook-Street, la maison d'un marchand de sacs nommé Angel. Il avait dépensé la plus grande partie de son argent au café et chez son tailleur, deux sortes de folies qu'il regardait comme indispensables pour avancer dans le monde. On doit dire cependant qu'il ne cessa d'envoyer, même à l'époque où il ressentait déjà les atteintes de la pauvreté, des présens à sa mère et à sa sœur, dont le sort à venir l'inquiétait et l'occupait sans cesse. Dans le mois de juillet il commence à se plaindre d'une manière générale, dans les lettres qu'il leur adressait, de la misère qui entoure presque constamment les hommes de lettres. Bientôt après, laissant de côté ses idées ambitieuses, il sollicita une place d'aide-chirurgien sur un bâtiment négrier, et il fut refusé comme incapable d'en remplir les fonctions. Le désespoir le prit alors, et, le 24 août, il but de l'arsenic délayé dans un verre d'eau et mourut le jour suivant. Son corps fut enterré dans un cimetière dont on a fait depuis le marché Farringdon.

Ainsi périt, à l'âge de 17 ans et 9 mois, Thomas Chatterton, dont le nom restera célèbre dans les fastes de la littérature anglaise, tant pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il aurait pu faire.

HOMŒOPATHIE.

Vieille Ame dans jeune Corps.

J'entendais l'autre jour au bal un vieillard qui racontait à un des spectateurs entassés à la porte du salon comment un

traitement médical, magnétique, électrique, homœopathique, que sais-je? l'avait rendu ingambe comme autrefois, lui avait retrouvé ses forces de vingt ans, qu'il avait égarées depuis près d'un demi-siècle sur la route, bref, l'avait fait redevenir jeune.

Il disait toutes ces merveilles, en regardant les enlacements et les palpitantes figures du galop, et son œil était brillant; mais ce n'était point de l'éclat profond que donne au regard l'ame jeune, c'était la lueur toute physique du phosphore qui étincelle sans brûler.

Le malheureux, pensai-je alors, qu'aurait-il gagné à se recrépir et à loger sa vieille ame dans un jeune corps? Il n'a fait autre chose que mettre un chapeau rose sur une tête ridée et une robe décolletée sur les épaules d'une octogénaire, mais elle n'en rampe pas moins en deux sous sa fraîche et juvénile parure, et ce n'est pas son chapeau rose qui rendra à ses joues édentées sa riante fossette, ce n'est point le collier de perles ou la rivière de diamans qui arrondira, comme autrefois ils l'étaient, son cou et ses épaules.

Pauvre vieille coquette d'ame ainsi enjolivée! Le pied revêtu du soulier de bal et du bas à jour frémit aux vibrations de l'orchestre, il voudrait danser; il est rajeuni; mais cette vieille reine d'ame n'a pas la force de donner des ordres tant sa voix est cassée, et voilà le pied qui danse, sans bonheur, sans joie, sans harmonie, sans ame.

« Qu'elles sont enchanteresses les jeunes filles qui figurent dans ce galop! » dit le cœur où l'homœopathie a rafraîchi le sang; et il bat, mais d'un mouvement tout matériel, et il éclaire un peu l'œil, mais de cette lueur toute phosphorique, misérable flamme sans feu. C'est que l'ame est vieille et qu'elle ne peut plus donner d'ordres passionnés, et le corps rajeuni aime une minute sans volonté, sans profond sentiment, sans ame enfin.

J'abhorre le rire qui sort du bec impassible du perroquet un peu moins que cet

amour sans ame. Mieux vaudrait mille fois jeune ame dans vieux corps.

Certainement : du moins alors le vieil appartement serait éclairé à profusion , et les crevasses et les délabremens disparaîtraient dans l'éblouissement des lumières de ce lustre bien entretenu, l'ame. Elle apparaîtrait avec toute sa splendeur encore dans les yeux qu'elle rajeunirait ; l'éclatante clarté voilerait de ses rayons le mauvais état de la lanterne.

Elle est bon peintre, l'ame, et elle apprendrait tous les jours aux vieilles boiserie vermoulues de réjouissans tableaux de passé, de présent, d'avenir même.

Elle cultive la poésie, autant que la peinture, et toujours elle murmurerait à l'oreille du corps des rythmes qui le raviraient, ou du moins le soutiendraient comme le gaz soutient le ballon qui, grâce à cet esprit de feu, reste tendu comme la joue d'une jeune fille.

Soit, me répliqua un de mes voisins, car je réfléchissais tout haut : — soit, mais si par hasard il prenait au corps l'envie de répéter ces airs qui murmurent en lui, et de les faire entendre au monde, comment ces chants délicieux pourraient-ils se révéler par le moyen d'une voix cassée et d'une bouche sans dents ? Ce doit être, il me semble, un indicible tourment que celui de l'ame mise aux fers dans l'impuissance du corps. Oh ! ne pouvoir courir, ne pouvoir s'envoler, ne pouvoir tomber dans les bras d'une femme qu'on adore, c'est ce que chacun dit tous les jours en rongant son frein, ce que Tantale se disait il y a deux mille ans et plus, ce que doit se dire surtout une jeune ame dans un vieux corps.

Les argumentations de mon voisin m'ébranlèrent et je me tournai vers les femmes pour avoir leur opinion. C'est la vieille ame qu'elles plaînaient.

ERNEST FOUINET.

LE

MONDE COMME IL EST,

PAR

M. LE MARQUIS DE CUSTINE *.

Jacqueline de Senaer, jeune et riche héritière hollandaise, est venue à Paris chez une de ses parentes. Là, sa fortune excite l'avidité de plusieurs prétendans ; et, entourée de tous les intriguans et intrigantes de bonne compagnie, Jacqueline, qui nourrit une passion secrète, qui croit ne céder qu'à la raison, à la délicatesse, qui se défie de son cœur, de ses lumières, de sa puissance de femme, fait le pire de tous les choix. Ce qui sauverait toutes les jeunes personnes, la prudence et l'humilité, est justement ce qui la perd. Son esprit est pourtant supérieur, son éducation forte, ses idées arrêtées... Sur un point seul Jacqueline a été trompée. On l'a convaincue que la beauté était indispensable pour inspirer de l'amour, unique existence des femmes, et elle est laide, elle le sait, elle le croit. Son ame, éminemment sensible, ne lui permet point d'apprécier ce malheur si commun, et son imagination n'est occupée qu'à prévenir les maux où il peut l'entraîner. Ce caractère de femme, si original sans être bizarre, est une belle création, et prouve que l'invention serait facile à l'auteur. Mais à quoi servirait d'inventer, quand on a découvert la vérité et qu'on peut la peindre ?... Non cette vérité de détails matériels, parasites, qui retrécit l'esprit du lecteur, mais cette vérité morale, cette vérité toute palpitante dans le cœur humain, qui saisit, qui terrifie, qui, semblable à un éclair, montre les objets à travers la plus profonde obscurité, et, tel que le scalpel du plus habile anatomiste, découvre hardiment les plus secrets mystères de la nature ; nature intellectuelle

* 2 volumes in-8°, chez Renduel.

mille fois plus merveilleuse, plus dérobée que l'autre, et que pourtant il est donné à tous de comprendre, quand elle est révélée ainsi que dans *le Monde comme il est*.

Cette admirable peinture des mœurs de notre époque et des passions de tous les tems ne saurait s'appeler un roman; comme un visage ne se peut appeler un masque. N'avons-nous pas connu, ne rencontrons-nous pas tous les jours M. de Mérande, le chevalier d'Armagnac, le marquis de l'Etang? Et la duchesse d'Aymars, M^{mes} de Sareck, de Barthès, de Cernay, de Vertadee, ne pourrions-nous pas les montrer du doigt? Cet infortuné Edmond d'Offlize, si attachant quoique si imparfait, ne le comprenons-nous pas? Telle est la vérité de ces caractères, que l'on peut sur-le-champ se les représenter comme appartenant à des gens de la société, ou croire y retrouver le sien propre.

Parler de la correction, de l'élégance du style, serait ridicule en annonçant un ouvrage de M. de Custine. Un petit nombre de phrases restées dans notre mémoire donneront une idée de la manière dont l'auteur rend ses pensées, et de leur justesse.

« La vanité n'est pas le plus profond des vices, mais elle est plus applicable aux scènes de la vie ordinaire, la plus pratique. »

« Cette femme ne pensait pas que ce cercle étroit auquel on donnait emphatiquement le nom *de monde* autrefois, est devenu si petit qu'il y a mille manières et moyens de bien vivre quand on en est dehors. Ce n'est plus un océan, c'est une mare. »

« Les personnes qui ne connaissent pas le monde le croient toujours autrement méchant qu'il ne l'est. »

« Quiconque est né supérieur au monde où il se trouve, y vit long-tems gêné; il faut se sentir apprécier pour être à son aise, voilà pourquoi les gens médiocres trouvent si vite leur aplomb. »

« Le pays où l'éducation fait plus d'ambitieux qu'il n'y a d'emplois pour la jeunesse, ne sera jamais en paix. »

« Prétendre que la richesse pervertit ceux qui la possèdent, c'est débiter un lieu commun, et peut-être une fausseté; mais on peut dire à coup sûr qu'elle gâte le cœur de ceux qui l'envient. »

Cette citation nous rappelle un personnage *du Monde comme il est*, que tous les malheureux possesseurs de châteaux ont à redouter; c'est M. Lamazure, *régisseur, notaire et maire*, qui peut aussi bien faire pleurer et frissonner l'habitant des antiques donjons qu'il fait rire celui des villes. Les scènes les plus gaies, comme les plus graves et les plus terribles, sont décrites par M. le marquis de Custine; et ses paysans normands sont aussi vrais que ses courtisans, ses gens de lettres, les coquettes de Paris... Rien de tout cela ne veut dire que le livre de M. de Custine satisfera généralement ses lecteurs, le contraire pourra arriver, car les méchants, les calomnieurs, les vaniteux, les envieux, les importants, les femmes sans pudeur, les pédantes et les soi-disant dévots, n'ont pas encore consenti à *poser* comme tels. Ils crieront au scandale, à la personnalité, dans ce premier moment qui surprend la prudence la plus active; à quelques jours de la publication, ils ne parleront plus que d'in vraisemblance. Hélas! il faudrait avoir bien peu vécu pour en trouver dans *le Monde comme il est*.

La Comtesse DE BRADI.

Littérature.

La seconde édition du recueil intitulé *les Pleurs*, par M^{me} Desbordes-Valmore, vient d'être presque épuisée. La douce mélancolie, le charme indéfinissable qui règnent dans ces inspirations poétiques, ont placé M^{me} Desbordes-Valmore au premier rang parmi nos femmes célèbres. Nous aimons à rendre hommage à cette muse.

Théâtres.

Le Théâtre-Français s'occupe des répétitions de la *Journée des Dupes* de M. Lemercier, pièce mise à l'index par Napoléon. Les comédiens de la rue de Richelieu étaient certains d'obtenir tout de l'empereur, à la condition que cet ouvrage ne serait jamais remis en scène. M^{lle} Contat, à la tête d'une commission, avait été chargée par les sociétaires de solliciter auprès de Napoléon, à titre de subvention théâtrale, une indemnité de 80,000 fr. L'empereur paraissait peu disposé à l'accorder, lorsque M^{lle} Contat s'avisait de lui dire : — Eh bien ! sire, laissez-nous jouer la *Journée des Dupes*. — C'est bien, reprit aussitôt Napoléon, vous aurez votre subvention. Et ce veto coûta 80,000 fr. au trésor public.

— THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — *Le Fils de Triboulet*. M. Victor Hugo, dans son drame à jamais fameux du *Roi s'amuse*, a donné une fille à Triboulet ; MM. Cogniard frères et Burat ont imaginé, eux, un fils comme certes Triboulet, s'il a existé aussi spirituel que le font ses biographes, ne l'aurait pas élevé.

Suivant ces messieurs, le galant François I^{er} est malade, malade sans que l'on sache le motif de sa maladie. Il est triste, soucieux ; il ne parle à personne ; il s'enferme dans son cabinet. De là part une petite intrigue très-faible, dont les principaux frais sont faits par M^{lle} Pernon qui représente le fils de Triboulet. Le justaucorps très-court et qui ne cache rien, le pantalon blanc collant qui dessine toutes les formes de l'actrice, ont produit cent fois plus d'effet que les tirades à prétention des auteurs.

M^{lle} Pernon servirait de modèle à tous les peintres amateurs du moyen-âge qui ont besoin de rappeler d'espéglés pages ou de gentils seigneurs dans leurs tableaux. M. Leménil fait le roi des ribauds ; M. Alcide Tousez le paysan Sarrasin ; M^{lle} Emma, chaussée avec l'élégance d'une petite-maîtresse, la villageoise Géline qui demeure fidèle à son premier amour.

— M^{me} Damoreau quitte l'Académie royale de Musique, dit-on ; raison de plus pour profiter des derniers momens qui restent encore à l'entendre, et la *Juive* arrivera toujours trop tôt pour l'éloigner d'une scène où sa place restera vacante. Quant à M^{lle} Taglioni, qui a fait la fortune de l'Opéra et qui la referait encore si les millions ramassés sous ses pieds venaient à se perdre, elle nous a fait oublier que M^{lle} Fanny Elssler s'oublie dans une trop longue indisposition.

— Une réclamation relative à *Chatterton* a été présentée au tribunal de commerce. Ce drame, selon l'avocat, aurait été reçu en 1828. A cette époque, *Stello*, d'où le nouveau drame est tiré, n'était même pas publié ; M. Alfred de Vigny n'a fait paraître ce livre philosophique qu'en 1832. *Chatterton* n'a été écrit par le même poète qu'au mois de juin 1834 ; il l'a lu à la fin de ce mois au directeur des Français ; le comité l'a entendu et reçu dans les premiers jours de décembre. On le répète aujourd'hui, et il sera joué dans huit jours. On voit que *Chatterton* n'est pas précisément une pièce publiée dans les cartons.

A ce Numéro sont jointes les planches 1133 et 1134.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDREY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

